

Quarante otages virtuels (écrivains) contre Bookie Joe Alain Beaulieu, *La Cadillac blanche de Bernard Pivot*, Montréal, Québec/Amérique, 2006, 221 p.

Laurent Mailhot

Volume 49, Number 1-2 (275-276), March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22273ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mailhot, L. (2007). Review of [Quarante otages virtuels (écrivains) contre Bookie Joe / Alain Beaulieu, *La Cadillac blanche de Bernard Pivot*, Montréal, Québec/Amérique, 2006, 221 p.] *Liberté*, 49(1-2), 213–220.

Quarante otages virtuels (écrivains) contre Bookie Joe

Laurent Mailhot

Alain Beaulieu, *La Cadillac blanche de Bernard Pivot*,
Montréal, Québec/Amérique, 2006, 221 p.

J'ai lu le dernier roman d'Alain Beaulieu au moment où paraissait le dossier-débat-témoignage sur « Une littérature et son péché¹ ». Le romancier pose à sa façon plusieurs des questions soulevées par la revue. « Où donc est passée la littérature ? » se demandait l'éloquent René-Daniel Dubois. « La guerre de l'imagination a commencé », déclarait Fulvio Caccia, opposant l'arpenteur du territoire au navigateur migrant. Mais quel est l'intérêt de passer de l'« universalité » des Lumières à une « littérature mondiale » qui se réfère moins à Goethe qu'à une « internationale dénationalisée » (Bourdieu) de créateurs/producteurs dont le centre, « partout et nulle part », ferait rayonner une unique culture, anglophone ou assimilée ?

Pour Michel Morin, « La grande arnaque » de l'indépendantisme ou du nationalisme québécois serait d'empêcher, non pas le développement économique, mais l'« essor culturel » de la société par un interminable ressassement identitaire, « discours du Retour à l'origine et du Salut ». Retour (majuscule, définitif) après quel départ, et de quel lieu ? Salut messianique après quelle Chute ? Quelle est la nature d'un « *malheur* si l'on ne peut le repérer dans la réalité économique, voire politique », et qu'il

¹ *Liberté*, vol. 48, n° 4 (274), novembre 2006, p. 3-88.

« atteint surtout la classe intellectuelle et artistique » ? se demande le philosophe. À la fin de son article, comme remède à la « *maladie de l'âme*² » de cette « société canadienne d'expression française », il propose « des gestes affirmatifs et des œuvres [...] comme c'est déjà le cas sur le plan économique³ ». Rien sur la délocalisation, le nivellement, les automatismes, l'emballement du capital...

Dans *La Cadillac blanche* de Bernard Pivot, les menaces qui pèsent sur l'avenir de la littérature — surproduction et « surconsommation », déculturation, homogénéisation et subordination, voire « autodafé » — sont traitées sérieusement, ironiquement. Elles ont un nom (pas très) propre : Bookie Joe, « amalgame géré et encouragé par la technique ». Cet échangeur, ce transformateur, ce moteur deviendra-t-il bientôt la norme ? Sa domination va-t-elle, au contraire, susciter « un retour aux sources ou une redéfinition salvatrice du beau et du nécessaire » ? On en discute, on en discourt, on en joue.

ooo

Certains ont parlé de *patchwork*, de pastiche, de roman-pamphlet. Il s'agit d'un *work in progress*, d'une parodie, mise en scène à la Pirandello, où quarante personnages refusent d'être les otages d'un Auteur abstrait, mécanique. La faune et la flore de la *Cadillac* forment une sorte d'arche de Noé après ou avant Babel. Ce roman critique, théâtral, est une galerie de portraits ou d'esquisses en mouvement, de dialogues et d'apartés, de diatribes et de lazzi. On y reconnaît des voix, des accents, des styles, des silhouettes et des visages marqués par la vie (et l'œuvre).

² *Ibid.*, p. 63. Ici comme plus haut (*ibid.*, p. 59), c'est Morin qui souligne.

³ C'est moi qui souligne.

La Cadillac blanche de Bernard Pivot, c'est le dernier salon où l'on cause, comme on l'a dit d'*Ouvrez les guillemets* et autres *Apostrophes*. C'est un salon double, au sens québécois du terme, c'est-à-dire une pièce avec fenêtre sur rue et une autre (chambre) plus sombre. Salon double aussi parce qu'il rassemble des morts⁴ et des vivants. Sur la quarantaine d'écrivains qu'Alain Beaulieu remercie pour leur participation involontaire à son « affabulation », une quinzaine sont québécois, une quinzaine français, les autres francophones : de Jacques-Stephen Alexis à François Weyerganz, « agoraphobe, tachycardiaque et claustrophobe », en passant par l'Acadienne de service⁵, le Franco-Américain, le Franco-Ontarien et quelques cas douteux comme Alberto Manguel.

Les références présentées en « Notes de fin de document » ne recoupent qu'en partie la liste des œuvres et auteurs cités ou paraphrasés dans le roman. Les écrivains français — cela fera plaisir aux éditeurs montréalais — sont relativement discrets, distraits, ou figés dans les postures attendues : Sollers séducteur et papal, Kundera en double exilé, Amélie Nothomb boulimique et anorexique, Madame Angot devant son miroir, Catherine Millet sortant des toilettes... Sartre discute avec Houellebecq sur le nouveau *Libération* rothschildien. Le plus beau couple est formé par Jean d'Ormesson et Gabrielle Roy.

Mis à part l'animateur éponyme et son assistant, le « serveur-rada » Réjean Ducharme, que personne ne (re)connaît malgré les titres de ses livres, les protagonistes de *La Cadillac blanche de Bernard Pivot* sont Jacques Ferron⁶, Anne Hébert, Gaston Miron. Le premier, qui n'est jamais allé en France et n'y a pas été publié, est à la fois le plus québécois et le plus français des écrivains : provincial urbain, grand conteur et fabuliste, philosophe et polémiste, jésuite

⁴ Quatorze, pour la plupart « modernes » ou assez récents (sauf Alexandre Dumas père).

⁵ En agente du Service canadien du renseignement de sécurité.

⁶ On signale sa ressemblance télévisuelle avec le sergent d'armes René Jalbert, mais pas sa parenté cinématographique avec Jean-Daniel Lafond...

et voltairien. Il y a du *Ciel de Québec*, dont l'Eurydice⁷ et quelques « sauvages », dans la *Cadillac*. Relativement importants et actifs, activistes, sont Victor-Lévy Beaulieu, disciple émancipé du docteur, Dany Laferrière, qui au géant mulâtre Dumas préfère les « basques » du pied-noir Camus.

L'homme rapaillé, agonique, est le livre le plus trituré, « concocté ». Les poèmes sont cités, récités, d'amour et d'Amérique : « Prisonnier de ma terre et de mon époque, je suis l'orphelin de tous les possibles. » Il y a des mots « plus grands que les mots, de l'amour plus fou que l'amour ». Miron, francophile qui fut un passeur dans les deux sens (de l'Atlantique), s'exprime un peu plus loin brutalement :

[...] nous n'accepterons ni l'arrogance ni la condescendance des seigneurs de la norme puisque nous nous reconnaissons le droit, je dirais le privilège, de nous inscrire comme nation pensante et écrivante dans une tradition française que le principe même de la vie, ce qu'autrement on appelle l'histoire, nous oblige à alimenter.

Cette prose de fonctionnaire ou d'avocat qui a pris « le plancher » est peu mironienne. Elle pose des questions sur la tradition et l'histoire littéraires, la « norme⁸ », l'inscription et la reconnaissance nationales, mais elle le fait de façon peu politique, ce qui étonne le lecteur, sinon les auditeurs.

« Chers collègues... » fait dire plusieurs fois le romancier à Anne Hébert, promue conférencière, autobiographe, prophétesse. On la préfère en « amante fidèle » de la littérature, amante céleste et duveteuse d'un « corps oiselle qui l'agripperait et l'emmènerait pour un voyage au-dessus des terres de son enfance ». Sartre se

⁷ Anne Hébert, qui est aussi une Tinamer « pieds nus dans le lichen humide du sous-bois de Fossambault ».

⁸ Étudiée jadis par André Belleau.

demande *qui parle*, ou « qui s'apprête à nous parler », derrière Anne Hébert. Mais il est surtout sensible, comme Simone, au charme de la « voix frêle mais maîtrisée », de la silhouette mince et forte. « L'auteur n'est jamais loin derrière son personnage », et réciproquement. Ils correspondent naturellement, sans empiéter l'un sur l'autre.

ooo

Bookie Joe, représenté par « un livre muni de jambes, de bras et d'un visage avenant, invite l'utilisateur à entrer dans le merveilleux monde de la fiction sur mesure ». Il suffit de choisir quelques mots de passe, de fixer un cadre, des paramètres qui imagineront l'intrigue et la distribution. En dix minutes, la machine crache ou chie son gros bouquin, « pièce unique » que d'autres (du même type) remplaceront. Les résultats sont loufoques. Programme et progrès rendent caduques les notions d'héritage et d'histoire littéraires. « *On est dans l'ère du post-littéraire, dans l'ère du faux* », remarque Richard Millet⁹. L'écrivain corrézien, qui a de nombreuses affinités avec la littérature québécoise, en particulier Miron, déclare avec raison : « Il n'y a pas deux types de littératures. » Il exagère en ajoutant que la littérature « se réduit à quelques noms par siècle ».

Suivant les principes de Bookie Joe, le livre qui est en train de s'écrire, ou qu'on est en train de lire, sous le titre de *La Cadillac blanche de Bernard Pivot*, avoue comme éléments de base et mots clés : « littérature — Québec — Paris — écrivains — restaurant — Pivot ». La chaîne, malgré quelques maillons faibles — les existentialistes et les « nouveaux philosophes » déçoivent —, est d'un métal brillant, souple, résistant. Si Breton est absent, le surréalisme et l'automatisme survivent. On écoute avec plaisir le poème « Mon Olivine », de Claude Gauvreau, récité énergiquement par Miron :

⁹ Souligné dans le texte, mais absent de la liste et des références à la fin du livre.

Mon Olivine
Ma Ragamuche
[...]

Une discussion s'engage sur la petite histoire littéraire¹⁰, bifurque sur la « déconstruction », puis sur l'« accent péquenaud » avec sacres à l'appui. Le Miron d'outre-tombe revient, hélas ! en « phrases mitaines », « pages capuches » et « poésie d'épinette », nageant « à tâtons dans l'écume de vos mots vers une grève imaginaire »...

Comment résister à la tentative de récupération — « usurpation ! » précise Sartre — de la littérature et de l'art par la science et la technique ? Car Bookie Joe a voulu se servir des écrivains pour « écrire sa propre histoire et s'imposer comme le maillon ultime de l'évolution ». Comment peuvent se libérer les « otages » d'un livre unique et total, totalitaire ? Pivot propose une cure d'immobilité et de silence, d'inertie « absolue » du corps et de l'esprit, pour que le Livre geôle et geôlier n'ait plus « aucune action ni pensée sur laquelle s'appuyer ». Kundera est « le premier à disparaître comme un château de sable avalé par la mer », suivi par Kerouac et VLB, remplis ou vidés par leur « vénération mutuelle ». Les poètes maudits Vanier et Desbiens, déjà humectés, « se liquéfient ». Jacques Poulin appuie son dos au mur « avant de s'envoler en fumée devant une Anne Hébert ravie de regagner son arc-en-ciel ». D'autres reniflent, sniffent, fument (« chacun son bout »), gonflent et se dégonflent, se soudent « comme des adolescents » pendant que Ducharme, l'avalé, le dévadé, donne tranquillement aux verres leur transparence.

La machine offre une dernière illusion, un sursis piégé, une « fausse liberté » (dans la fausse identité) aux personnages conscrits. Elle confond l'œuvre et son pastiche, l'auteur et sa caricature. C'est

¹⁰ « Raoul Hausmann faisait déjà ça avec ses poèmes phonétiques en 1918. »

alors que l'animateur Pivot prend le parti de « rire de cette énorme farce », d'en faire une fête carnavalesque, une « mosaïque de citations », une polyphonie et un ballet de « masques acoustiques¹¹ ». Le roman d'Alain Beaulieu est une revue (sans somme) de diverses théories modernes ou postmodernes, du dialogisme bakhtinien à l'intertextualité, de l'esthétique de la réception à la pragmatique. Le langage y est inséparable de son action et de sa signification.

La « langue souveraine » telle que l'a pratiquée et illustrée Rabelais est présente dans un certain joual — littéraire ou vraiment populaire, théâtral mais pas télévisuel — aussi bien que dans l'« étonnant » *Jour des corneilles* de Jean-François Beauchemin¹². C'est pour le « plaisir devenu si rare d'entendre la langue française dans toute sa splendeur » que Gabrielle Roy écoute Jean d'Ormesson (sans le suivre dans ses hiérarchisations arbitraires), qui ressemble selon elle à Ivan Kopec, pensionnaire de la maison de la rue Deschambault.

Le dernier écrivain embarqué dans la *Cadillac* est Rabelais, cité plusieurs fois, ce n'est pas un hasard. Après le burlesque et le yéyé (ou *yaya, ah-ah*), après les chansons de fin de banquet, où Yves Lambert va « manger sa tourtière à Jonquière », les convives du restaurant indo-parisien Shan chahutent en réclamant « François, François, François ». Bernard Pivot, bassine sur la tête, vadrouille à la main, se laisse aller à des farces et grivoiseries qu'il emprunte à *Gargantua* et au *Tiers Livre*¹³: « péter plus haut » que son « cul » (français) ou que « le trou » (québécois); enfanter « par l'oreille », ce que vient de faire en un sens le romancier.

ooo

¹¹ Les deux dernières expressions, de Julia Kristeva et de Karl Kraus, ne sont pas tirées de la *Cadillac*.

¹² Oublié, contrairement à son homonyme Yves, de la liste des remerciements aux écrivains mis à contribution.

¹³ Voir la fin de mon article, « Péchés originels », dans le dernier numéro (cité) de *Liberté*.

Ferron et VLB unissent leurs voix, leurs œuvres, pour rappeler que les mots sont liés

à l'origine des choses et des idées et aux racines du melting-peuple québécois tout emmêlées les unes aux autres pour former une toile solide, oui, mais si difficile à nommer avec ses rhizomes [...]

Ne la nommons pas, montrons-la, suivant la pragmatique du roman. Rien n'est moins pur que la mémoire, qui recommence tout le temps à organiser des rencontres, des croisements. On peut penser aussi aux *satoris* chers à Jack Kerouac,

ces illuminations que la méditation zen offre en oboles à ses adeptes, pointes de lumière dans la nuit de la pensée au moment d'écouter quelqu'un parler, de voir un tableau, d'entendre une musique...

Oboles ? Ces illuminations seraient une mine d'or dans les roches du « pays de personne » de Patrice Desbiens. Dans la Ville lumière, le poète nordique s'éclate, ébloui, aveuglé. Paris ne sait que faire des minorités.

La ronde finale de la *Cadillac blanche* contre le « cirque médiatique » n'est pas un cercle vicieux — danse *sociale*, « en ligne », de pluie, devant l'arche... —, c'est le salut des écrivains-comédiens, sœurs et frères (trop) humains, non pas à quelque drapeau, mais à leur public, à leur salle, à leur salon double. La hiérarchie n'est plus verticale, de marbre historique ou classique, mais horizontale, contemporaine et dynamique, périssable. De rivages éloignés, d'îles et d'îlots, on fait un archipel, un nouveau continent à arpenter entre deux navigations.